

Extraordinaire et douloureuse modernité d'Averroès

Entretien avec
Alain de Libéra

Spécialiste de la philosophie médiévale, Alain de Libéra conduit depuis plusieurs années un travail de retraduction des oeuvres du philosophe andalou du XII^e siècle, Averroès dont l'œuvre majeure a été de concilier la philosophie et la religion, les deux voies pour accéder à une unique vérité.

Jean-Christophe Ploquin : — De nombreuses manifestations en Europe et au Maghreb ont récemment célébré la mémoire du philosophe andalou Ibn Rushd, connu en Europe sous le nom d'Averroès, à l'occasion du 800^e anniversaire de sa mort le 10 décembre 1198. Quelle était, au XII^e siècle, la nouveauté de ce philosophe ? Était-ce son travail de conciliation de la foi et de la raison, de la religion et de la philosophie?

Alain de Libéra ¹ : Plutôt que de conciliation, le terme dont Averroès se sert est celui de connexion, ou de continuité. Deux mots qui ne sont pas exactement synonymes mais qui disent tous les deux la nécessité d'un rapprochement et la nécessité d'une distinction entre ce qu'il appelle non pas la foi et la raison mais la sagesse et la religion. Son projet se comprend peut-être mieux si on pense aux tentatives faites avant lui pour répondre à cette question, qui se pose toujours d'ailleurs : celle du statut et de la place de la philosophie dans une société musulmane.

Averroès est un philosophe andalou, donc un philosophe occidental. Il a très bien connu les travaux de ses deux plus grands prédécesseurs, Ibn Bajja, qu'on appelle en latin Avempace, et Ibn Tufayl, qui avaient avant lui affronté cette question. Ibn Bajja s'est notamment demandé qu'elle était la place du philosophe dans la société musulmane. Il répond dans des

termes qui ne laissent guère d'espoir, en faisant l'apologie de la vie d'ermite. Un de ses principaux livres, *Le régime du solitaire*, donne un certain nombre de recommandations et de préceptes à ceux qui voudraient mener une existence philosophique. Le premier et le dernier mot de la chose, c'est précisément le retrait, la solitude, étant entendu que la société est hostile, que le climat politique et religieux dans lequel un philosophe vit à l'époque est tout sauf propice à l'exercice de la raison. Le maître mot est donc l'ermitisme urbain. Il ne s'agit pas de se retirer dans le désert mais, dans un sens quasi pascalien, de s'enfermer dans une chambre.

La seconde réponse donnée avant Averroès est celle de son prédécesseur immédiat à la cour du souverain almohade, Ibn Tufayl, dont l'œuvre resta méconnue des philosophes latins du Moyen-âge mais qui a inspiré ultérieurement deux des chefs d'œuvre de la littérature européenne : le *Criticum* de Balthazar Gratian et *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe. À mentionner le nom de Robinson, on a une petite idée de ce que peut être sa thèse, qui est exposé dans un roman philosophique, probablement le premier qui ait été rédigé en Occident. C'est l'histoire d'un Moïse de la raison puisqu'à la suite probablement d'un naufrage, un bébé se retrouve dans une nacelle qui aborde une côte inconnue d'une île perdue au fin fond du monde. Cette île n'est pas habitée, il n'y a pas de présence d'hommes. Le bébé deviendra philosophe. Par la seule observation de la nature et le libre exercice de sa raison naturelle, il reconstituera à lui seul la totalité du savoir humain. Le second épisode du roman est l'arrivée d'un compagnon. Un embryon de société s'ébauche. Puis les deux hommes décident de quitter l'île et de se rendre dans une île habitée. Et là tout commence d'aller mal. Il s'agit d'une île habitée par des musulmans, avec un pouvoir politique et religieux fort. La conclusion est presque voltairienne : pour vivre heureux, vivons cachés. Les deux hommes retournent dans leur île et y reconstituent une micro-société à l'abri du fanatisme religieux et de l'intolérance. Il s'agissait ni plus ni moins que de sauver leur vie.

Au moment où Averroès prend la plume, le philosophe a donc le choix entre la solitude et une société d'amis elle aussi oscillant entre l'exil intérieur et une solitude à deux. Mais lui va lancer une parole autoritaire, parce que c'est un intellectuel organique, comme diraient Gramsci et Jacques Le Goff : un homme près du pouvoir, qui pense à l'abri du pouvoir politique et religieux. C'est aussi un médecin de cour, un juriste et un cadi, c'est-à-dire une autorité juridique importante — il sera même à un moment de sa vie le grand cadi de la mosquée de Cordoue, c'est-à-dire

qu'il n'y a rien au-dessus en fait d'autorité religieuse —, autorité qui lui a été consentie par le pouvoir politique. Donc c'est comme juriste, comme théologien, comme philosophe et comme intellectuel qu'il intervient et à un moment où le pouvoir politique a su imposer un relatif silence aux adversaires des philosophes, c'est-à-dire aux juristes traditionalistes et aux théologiens sectaires. C'est ce qui explique son audace, une audace dont ne pouvaient certes pas faire preuve ses prédécesseurs et dont ne pourront certes pas témoigner ses successeurs, si successeurs il y a.

S'intéressant à la connexion de la sagesse et de la religion, Averroès travaille sur les conditions de l'indépendance de la recherche philosophique, étant entendu que cette indépendance est pensée, conçue, sur le fond d'une théorie qui est celle de l'unité du vrai : il n'y a pas deux vérités contraires susceptibles de s'opposer. Un de ses axiomes fondamentaux, c'est que la vérité ne peut pas contredire la vérité. Son idée est que si la vérité est unique, en revanche, les chemins d'accès, les méthodes, sont multiples. En résumé, il y en a trois; deux qui mènent à la vérité, la troisième qui prétend y mener mais qui en éloigne en fait. La voie d'accès qui mène le plus grand nombre à la vérité est celle de la révélation. Celle qui y mène un tout petit nombre est la philosophie. Entre les deux, la pseudo-voie est celle des théologiens sectaires. Tout le projet d'Averroès, tel qu'il s'expose dans plusieurs livres et notamment dans son *Discours décisif*, va être de montrer en quoi les deux grandes voies d'accès que sont d'une part la méditation de l'écriture et l'écoute de la parole prophétique et donc le respect des obligations et des prescriptions qui en découlent, et d'autre part la recherche scientifique et philosophique, sont toutes deux nécessaires pour l'humanité. Elles sont en outre susceptibles de coexister harmonieusement à condition que la troisième voie soit condamnée et que les théologiens sectaires ne puissent plus rendre les masses infidèles, à force de vaines explications, ni ne puissent condamner pour infidélité des philosophes qui, eux, non seulement ne sont pas infidèles mais qui tentent seulement d'atteindre par leur voie la vérité que la révélation leur enjoint d'atteindre par là. C'est cela la véritable connexion entre religion et philosophie. Elle réside dans le fait qu' il y a un statut religieux du philosophe, que la révélation qui s'adresse à tout homme s'adresse aussi aux philosophes. L'écriture contient un certain nombre d'incitations compréhensibles par le philosophe. Lui seul a à poursuivre sa propre voie pour répondre à l'injonction qui lui est faite d'être lui-même dans la poursuite d'une vérité qui est universelle et qui vaut pour tous les hommes même si elle n'est pas atteinte de la même façon par eux.

— Mais Averroès pose-t-il des postulats religieux qui s'imposent au philosophe?

Il a un certain nombre de principes qui valent pour tous les hommes et aussi pour le philosophe. À savoir, par exemple, de respecter les règles de l'art, la discipline scientifique. Mais il soutient que quelqu'un qui a respecté entièrement toutes les procédures de la rationalité et qui se trompe ne peut pas être condamné pour cela car son intention n'était ni de se tromper ni de tromper qui que ce soit. Il peut à la rigueur être désavoué, mais il devra aussi être encouragé à poursuivre son travail et à recommencer.

Averroès a développé une théorie pour mettre le philosophe à l'abri des accusations d'hérésie, qui vaut la peine de mort, et d'innovation blâmable. Averroès sait bien que même s'il travaille sous la tutelle d'un pouvoir politique fort, les théologiens sont toujours là, les juristes aussi, et qu'ils aspirent dans l'ombre, dans une ombre de moins en moins épaisse à le réduire au silence. Il faut donc être prêt à discuter publiquement avec les théologiens et les juristes. Comment? Voilà la grande question et aussi la modernité d'Averroès. Il ne choisit ni le silence, ni l'exil, ni la solitude, il choisit le débat. Cela suppose d'être capable de trouver un langage commun avec l'adversaire, d'être capable de discuter selon des catégories et des types d'argumentation que l'adversaire est obligé de reconnaître puisque ce sont les siens.

Comment établir qu'une thèse philosophique est une innovation blâmable? La réponse classique est qu'elle survient s'il y a rupture du consensus existant entre tous les *ulémas* depuis les califes bien guidés, les quatre premiers califes de l'islam. Une bonne méthode de vérification, dit Averroès, est celle de l'énumération exhaustive. Il faut donc recenser de manière exhaustive toutes les opinions qui ont été émises depuis les califes bien guidés sur telle question. Mais il y a selon lui une seconde enquête à faire : s'assurer que les prédécesseurs n'ont pas donné, en parallèle à leur enseignement public, un enseignement caché. Averroès fait porter sur ses adversaires la charge de prouver que, tenant compte de ce critère, il y a un consensus absolu sur une question. L'argument, c'est évident, oscille entre l'ironie pure et le scientisme le plus radical. Mais entre les deux, il y a la place du bon sens. Averroès, qui est allé le plus loin possible pour un homme de son temps dans la connaissance des traditions, montre que sur toutes les questions qui se sont posées au philosophe, il n'y a jamais eu, ou presque, accord entre les philosophes. Par exemple entre Platon et Aristote. Et il souligne que sur les questions communes aux théologiens et

aux philosophes, il n'y a jamais eu autre chose que discussion, débat, réfutations réciproques, parce qu'entre les théologiens eux-mêmes, il n'y a jamais eu accord. L'existence même des multiples sectes qui existaient en Orient et en partie en Occident musulman prouve que le débat, la confrontation, la polémique ont toujours été la règle et l'accord l'exception.

— Averroès ne définit donc pas une primauté de la philosophie sur la religion ou de la religion sur la philosophie?

Non, il y a une primauté, une unicité du vrai. Et après cela, il y a une fonction différente des méthodes d'approche, d'approximation de cette vérité. Il est clair qu'une certaine lecture littéraliste, en tout cas littérale du Coran, suffit dans la plupart des cas aux masses, aux gens qui ne sont pas appelés, par leur «fond mental», disait Averroès, c'est-à-dire par l'ensemble de leurs talents et de leur nature, à devenir philosophes. Tout le monde n'a pas à devenir philosophe mais la révélation n'est pas destinée à une humanité composée exclusivement de philosophes. Les non-philosophes sont les plus nombreux; ils ne sont ni meilleurs ni pires que les philosophes, ils sont autres. Cela dit, il y a aussi les philosophes. Ils ne sont ni meilleurs ni pires que la masse, ils sont autres. Il y a certes une aristocratie intellectuelle chez Averroès mais la même loi vaut aussi pour eux. Simplement, ils doivent respecter leur propre nature et répondre à un appel qui est dans le Coran lui-même, en l'espèce dans ces versets qui sont, dit Averroès, oscillants ou équivoques, et qui précisément demandent une interprétation. S'ils sont là, c'est parce que Dieu, ayant voulu s'adresser à l'ensemble de l'Humanité, s'est aussi adressé à eux. En donnant son interprétation de ces versets obscurs, oscillant entre le sens littéral et le sens caché, il les enjoint à s'engager dans l'effort personnel qui est l'occasion d'un progrès intérieur, spirituel et scientifique. Tout approfondissement du sens de l'écriture passe par un progrès de la raison et tout progrès de la raison se reflète dans un enrichissement du sens de l'écriture. Les deux vont de pair. Le philosophe est au fond engagé dans un double mouvement : un travail philosophique tout court et une multiplication du sens de l'écriture qui fait que celle-ci apparaît pour ce qu'elle est : d'une richesse infinie. Donc le philosophe n'est pas l'ennemi du sens. La métaphore pour lui n'est pas stérile ou vaine.

— Averroès était-il croyant?

Cela ne fait aucun doute. Mais il s'agit de comprendre ce qu'on appelle

«croire». Se demander si Averroès, parce qu'il était philosophe, croyait ou non, c'est ne rien comprendre à ce que pouvaient être les Anciens ou les gens du moyen-âge. Averroès est évidemment un musulman. Il ne se demande pas, même un instant, s'il croit ou pas. Il ne doute pas un instant qu'il y ait lieu de croire. Ce sur quoi il s'interroge c'est sur la forme à donner à sa croyance. Quelle forme de vie bâtir à partir de là? Quelle forme d'intelligibilité introduire dans le monde à partir de sa croyance? Son but n'est pas de délivrer du croire ou de la croyance, c'est de délivrer des faux croyants, nous délivrer de ceux qui donnent toujours le choix entre savoir et croire. Et qui prétendent tout régler et disposer de ce choix en disant : nous, nous savons ce que c'est que croire et nous savons tout. Averroès dit : ils croient savoir mais ils ne savent rien et ils pensent croire mais ils ne croient pas. Et c'est cette figure du théologien sectaire qui noie la masse des croyants dans de fausses interprétations, les entraîne sur les chemins de l'infidélité, du fanatisme et de l'intolérance et ce sont ces mêmes théologiens qui prétendent rivaliser avec les hommes de science et imposer leurs interprétations allégoriques là où le philosophe essaie de donner une exégèse rationnelle. Pour Averroès, c'est bien parce qu'il est croyant qu'il est philosophe. S'il y a une thèse inlassablement répétée chez Averroès, c'est que le philosophe fait partie de l'humanité, que la révélation s'adresse à l'humanité et que quelque chose dans la révélation lui est spécialement destiné.

— **Connaît-on des décisions qu'il a prises en tant que *cadi*? A-t-il été conservateur ou novateur?**

Il faudrait dépouiller tout un corpus juridique. Pour ce que j'en sais, ses décisions étaient marquées au coin du bon sens et de l'équilibre. Je ne pense pas qu'il était spécialement un novateur. Simplement il s'écartait du juridisme maniaque, du littéralisme systématique. Il s'agissait de rendre un jugement équitable à partir d'une connaissance approfondie de la tradition. C'était un juriconsulte capable de réfléchir et d'appliquer ce raisonnement par analogie qui est le raisonnement propre aux juristes. Par les chroniques, on a la preuve qu'aucune de ses décisions juridiques n'a laissé dans l'histoire de traces contradictoires avec l'image qu'on se fait de lui en lisant ses travaux de philosophe ou de théologien.

— **Averroès a été très critique à l'égard des *mu'tazilites*, souvent présentés comme les membres de la plus rationaliste des écoles de l'islam. Pourquoi ?**

Ce sont deux formes de rationalisme qui s'affrontent. Les *mu'tazilites* sont des théologiens orientaux dont l'influence a rayonné partout en terre d'islam. Ils ont incarné le rationalisme théologique en Orient. Or Averroès leur reproche d'intervenir sur des questions philosophiques en étant mal préparés philosophiquement à les affronter. Alors que le champ de la raison s'étend et est en constant progrès, il leur reproche de s'en tenir à un tout petit nombre de principes dont le caractère rationnel, incontestable au départ, n'aboutit pas parce que ces principes sont appliqués sans discernement ou sont considérés comme évidents ou comme démontrés alors qu'ils ne le sont pas. Il leur reproche un défaut de méthode et une incapacité à se rendre compte que certaines de leurs thèses sont fausses. C'est un peu ce qui sépare Platon des sophistes. Les sophistes ne sont pas des imbéciles mais à un moment leur argumentation rationnelle vire au sophisme. Le *mu'tazilite*, c'est la figure du sophiste dans l'islam.

— Finalement, quelle leçon tirer du patrimoine intellectuel et de l'expérience d'Averroès, en ce qui concerne le rapport entre islam et philosophie?

D'abord, que ce rapport est nécessaire, fructueux et en tout cas parfaitement licite. Il est en termes juridiques licite pour un philosophe de faire de la philosophie s'il est musulman. C'est même hautement recommandable voire même obligatoire pour celui qui en a le talent. Voyez à quel point Averroès est croyant : il considère que nos talents, d'une certaine manière, nous sont donnés par Dieu. Ne pas répondre à son talent, c'est ne pas répondre à la volonté divine. Ce que nous dit aujourd'hui Averroès, c'est que la philosophie a toujours fait partie de l'identité musulmane, dès le moment où islam et philosophie sont entrés en contact. Pour lui, la philosophie ne fait pas partie des sciences étrangères, ce n'est pas un intermède regrettable, une excroissance malsaine au temps de la Grèce antique. La philosophie est aussi bien musulmane que grecque; elle est andalouse; elle est occidentale aussi bien qu'orientale. Elle fait partie de l'histoire humaine et donc de l'histoire musulmane. Averroès reconnaît une valeur aux Anciens, aux penseurs d'avant l'islam, et il reconnaît une aussi grande valeur aux penseurs qui, en terre d'islam, ont fréquenté ce qu'on appelle la philosophie.

— Après sa mort, pendant sept siècles, on n'entend plus parler

d'Averroès en terre d'islam. Pourquoi?

À cause, d'abord, de l'effondrement des conditions sociales, politiques et religieuses qui avaient rendu possible son émergence. Averroès meurt en 1198 de l'ère chrétienne. Les Almohades n'ont plus que quelques années de véritable pouvoir à vivre en Andalousie. Le Commandeur des croyants meurt tout de suite après lui et ses successeurs vont subir une série de défaites absolument décisives face aux chrétiens. Le point d'orgue, la bataille de La Navas de Tolosa en 1212, survient moins de vingt ans après sa disparition. Il n'est plus question, alors, de cette société almohade telle qu'elle existait à l'époque d'Averroès en Andalousie.

Ensuite, comme à chaque fois que les défaites s'accumulent, il faut bien blâmer quelqu'un. Dans un autre contexte, lorsque les juifs sont expulsés d'Espagne en 1492 et arrivent en Italie, une partie des adversaires de la philosophie dans le judaïsme médiéval va imputer à ceux qui s'étaient adonnés à la philosophie en Espagne la responsabilité des malheurs du temps, de l'exil et de l'expulsion. C'est un peu la même chose qui se produit en Andalousie lorsque ces défaites commencent à s'accumuler. Ce sont les philosophes qui vont être responsables de tout et, parmi eux, le fils d'Averroès, qui avait rédigé un petit traité sur l'intellect et l'âme. Lui et ses quelques élèves sont tous balayés et réduits au silence.

Après, le mouvement de l'histoire a passé. Un philosophe sans protection est un philosophe mort. Deux groupes de pressions s'imposent: les juristes fondamentalistes et les religieux qui penchent de plus en plus vers la mystique, le soufisme. Or, s'il n'y a plus de philosophes, il n'y a plus personne pour copier les oeuvres; celles-ci ne circulent donc plus, et il n'y a donc plus de public. Tout se défait et s'effondre comme un château de cartes en Espagne.

— Où se manifeste aujourd'hui dans le monde arabe le regain d'intérêt pour Averroès?

_ Ce regain n'est pas nouveau puisque la renaissance arabe à la fin du 19^e siècle passe largement par une réévaluation, une redécouverte du personnage théorique Averroès et d'une partie de son oeuvre, essentiellement le *Discours décisif*. Cet intérêt se manifeste aujourd'hui particulièrement dans le Maghreb, en tout cas en Tunisie et au Maroc. Dans ce pays, un mouvement s'inspirant d'Averroès donne actuellement ses fruits. Il y a dans le monde arabe d'éminents spécialistes d'Averroès, historiens ou philosophes, sans qu'il y ait de différences de standard entre

un historien de ce côté-ci de la Méditerranée et de l'autre. Simplement, sur la rive sud, le regain d'intérêt est plus complexe car il s'agit moins de réévaluer Averroès par rapport à Aristote — un problème de philosophe qui concerne l'histoire de la philosophie — que de voir jusqu'à quel point Averroès n'est pas un des éléments de ce dialogue original et trop tôt interrompu entre philosophie et islam. Ce que certains vont chercher chez lui, outre le philosophe, c'est un des grands moments d'acculturation philosophique des Arabes et d'islamisation de la philosophie.

Il est clair que si l'on veut défendre un fort courant rationaliste dans le monde musulman, il n'est pas mauvais de regarder comment dans le passé, avec la science de l'époque, Averroès a su mener un effort d'intelligibilité ou de compréhension de la révélation. Aujourd'hui, la science a beaucoup changé, mais pas un certain nombre de discours religieux, et on pourrait dire sans forcer le trait qu'une partie des adversaires actuels de la philosophie, des sciences, de ce qu'on appelle l'occidentalisme, l'occidentalisation ou l'impérialisme occidental dans certaines sociétés musulmanes, parlent le langage que les adversaires de la philosophie parlaient au temps d'Averroès. L'actualité de ce grand philosophe est ainsi extraordinaire et douloureuse. C'est une actualité médiévale en plein monde moderne, y compris dans le sens où le monde moderne n'est pas allé aussi loin dans ses dialogues et ses échanges que le moyen-âge. Il faut donc faire sortir l'islam du moyen-âge et d'une autre façon, il faut l'y ramener. C'est un geste dialectique qui explique l'intérêt particulier des musulmans pour Averroès aujourd'hui..

— Averroès peut-il être un emblème pour la laïcité?

Averroès n'est certainement pas le prophète d'une société laïque, de même qu'il n'est pas l'apôtre de la tolérance. Il est l'homme de la discussion argumentée avec l'adversaire et celui qui, dans un certain contexte, a su efficacement défendre le droit à philosopher, le besoin de philosopher et l'obligation de philosopher pour un musulman. C'est beaucoup et c'est peu. Mais il n'y avait pas plus de tolérance et de laïcité dans l'Andalousie almohade qu'il n'y en a dans certains pays aujourd'hui. Et Averroès n'a certes pas milité pour la tolérance même s'il explique que les savants qui se trompent en respectant les règles de leur discipline ne peuvent pas être blâmés pour cela. Il ne faut pas idéaliser les choses. Il existe quelques sociétés laïques dans le monde musulman. Ce ne sont pas forcément celles qui sont le plus averroïstes.

En revanche il existe une société laïque en France. Et il me semble que,

là, Averroès peut être une figure de la laïcité, parce que nous avons en France une société laïque, qui doit être défendue pour son idéal de respect des croyances. De ce point de vue, Averroès convient puisqu'il respecte toutes les croyances que ce soient celles des Grecs ou des chrétiens, même si, en tant que musulman, il obéit à un certain nombre de préceptes, d'obligations de comportements qui lui sont propres et qu'il estime devoir observer. On ne peut pas désislamiser Averroès. Mais on doit le promouvoir comme penseur de la légitimité de la raison dans un espace religieux. L'averroïsme donne des arguments à l'idée selon laquelle la philosophie ne s'oppose pas à la religion et que par conséquent la religion ne s'oppose pas à la philosophie.

Entretien conduit par Jean-Christophe Ploquin

Notes :

(1) Trois ouvrages peuvent être recommandés:

— Le livre du discours décisif, d'Averroès, introduction d'Alain de Libéra, Flammarion, collection GF.

— Penser au Moyen-Âge, d'Alain de Libéra, Seuil, collection Essais.

— Averroès et averroïsme, d'Alain de Libéra et Maurice-Ruben Hayoun, Puf, collection Que sais-je?